

Qu'avez-vous vu, monsieur Haenel ?



SIMPLEMENT L'AUTRE CÔTÉ

YANNICK HAENEL

Ça y est, ma « tournée d'auteur » est achevée. Fini les interminables trajets en train, en navette, en autocar de campagne, à dos d'âne (non là, j'exagère) pour aller parler de mon roman dans des foires du livre, des fêtes de la lecture, des forums de centres commerciaux (heureusement aussi dans des librairies).

Je suis de retour chez moi, c'est-à-dire dans mon bureau rempli de livres et de tasses de café qui s'empilent, entouré de mes statuette et masques dogons, de centaines de cartes postales épinglées aux murs, éparpillées au sol, des images de Pompéi, de démons assyriens, de mosaïques de Ravenne, de Madeleine pâmée, de Vénus callipyges et de photos de Proust, de Bataille et de Kafka (on ne se refait pas).

Mais voilà, j'avais oublié : dans mon bureau, je n'ai pas de chauffage. Alors considérez cette chronique comme une contribution à l'économie d'énergie, car je claque des dents en l'écrivant.

J'ai donc retrouvé mes chers livres, et parmi eux, un essai magnifique de Marion Grébert qui s'intitule *Traverser l'invisible* (éd. L'Atelier contemporain, François-Marie Deyrolle éditeur). Sous-titre : *Énigmes figuratives de Francesca Woodman et Vivian Maier*.

Où commence l'absence dans la présence ?

C'est le genre de livres dont je raffole, car en lui s'ouvre une arche de détails crépitants, d'idées qui vous réchauffent l'esprit, de vues subtiles sur la photographie et la psychanalyse, sur le destin féminin des images. En plus, un cahier iconographique de 60 pages vous attend, en fin de volume, comme un trésor de nuances : précipitez-vous, ce cahier est plus excitant que tous les « beaux livres » d'art qu'on nous vend pour Noël.

À travers l'œuvre de ces deux photographes exceptionnelles, Vivian Maier (1926-2009) et Francesca Woodman (1958-1981), c'est le destin même des femmes reléguées dans des chambres par l'Histoire masculine, et vouées à s'occuper des morts et des fantômes, qui se renverse : car les morts et les fantômes, capturés au miroir retourné de la photographie, n'est-ce pas le grand art ?

Que cherchons-nous en ouvrant des portes ? Quelle est cette frange de lumière qui entoure nos corps ? Où commence l'absence dans la présence ? Qu'est-ce qu'une chambre intérieure ? Y a-t-il un pays de la pensée, un espace pour la mélancolie ? Où se niche la disparition ? Et d'où vient cette poudre d'or qui se dissipe à l'ouverture d'un sarcophage ?

Intuition géniale de Marion Grébert : si l'on retournait l'Histoire – si on la racontait au féminin –, et que ce soit Eurydice qui nous montrait ce qu'Orphée a vu en se retournant sur elle ? Voilà ce qu'est la photographie féminine d'autoportrait, sa profondeur lumineuse, sa politique, sa métaphysique.

« J'ouvre en moi toutes les portes de ces chambres de femmes », écrit Marion Grébert : alors commence l'aventure, et avec elle le mystère et sa compréhension douce. ●